Les paysans vaudois : souvenirs de Grancy

Autor(en): **Monnet, Louis**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 43

PDF erstellt am: **09.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-198990

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

toriettes du vieux temps, des récits en patois ou en demi-patois, des moralités et des contes, tout cela gentiment dit, dans la manière du pays. Il n'y faut chercher ni la profondeur de la pensée, ni inquiétude devant le grand problème de la vie, ni trouble d'âme au contact des conflits de devoir ou des passions. Louis Monnet prenait l'existence comme elle lui venait, avec ses petits bonheurs et ses déconvenues, les uns compensant les autres, et envisageait le tout avec la résignation enjouée du sage, qui se venge des contrariétés par un bon mot. Il avait de l'esprit, de la gaîté, le don de discerner chez son prochain le fort et le faible et les petits travers de la vanité. Il faisait part au public de ses observations, gentiment, sans insister, avec, dans l'expression, une certaine gaucherie et une certaine imprécision le plus souvent voulues, parce qu'il craignait que le mot propre ne blessât. Cela est bien vaudois.

Louis Monnet a dû sa popularité à son *Conteur* d'abord, puis au charme de sa personne. Il était aimable, bon camarade, toujours en train, sans rival pour présider un banquet populaire ou porter un toast. Ses « revues » humoristiques, au banquet annuel de la Société des carabiniers de Lausanne, faisaient la joie des auditeurs; on l'y retrouve avec sa verve malicieuse, qui lance le trait, mais avec prudence, pour ne pas blesser.

La *Tribune de Lausanne:*

Ne visant ni à la haute littérature, ni à l'écriture artiste, il avait donné à son journal une physionomie originale en employant le tour d'esprit et le parler vaudois. Les histoires qu'il y contait, ses récits et ses anecdotes avaient la saveur du terroir et l'accent du cru. On peut différer d'avis sur la valeur littéraire de *Favey et Grognuz;* mais il est certain que le peuple vaudois s'y était plus ou moins reconnu et y avait pris plaisir.

Le *Nouvelliste Vaudois:*

C'est en 1862 qu'il conçut le projet de fonder le *Conteur*, dont le premier numéro fut lancé en novembre de la même année à mille exemplaires. « De ces mille conscrits de la presse lancés à la conquête des abonnés, deux cent cinquante seulement résistèrent, tout le reste fut repoussé avec perte », racontait M. Monnet.

Néanmoins, le journal persista. Les sympathies lui vinrent. M. Monnet sut grouper autour de lui toute une pléiade d'écrivains pleins de verve. Les articles patois de MM. Favrat et C.-C. Dénéréaz, empreints d'une grande finesse d'observation et prenant, dans nos mœurs, les choses sur le fait, amusèrent beaucoup et rendirent bientôt le *Conteur* populaire. Le succès vint et se maintint.

La Revue:

Louis Monnet sut conserver à son journal son caractère bien vaudois, son esprit fait de bonhomie et d'humour, sans vouloir singer jamais les journaux comiques français ni tomber dans les trivialités de certains organes de Suisse et d'ailleurs qui déshonorent les lettres.

Foncièrement Vaudois, Louis Monnet a aimé son canton par toutes les fibres de son être; il n'a cessé de le chanter et d'en conter les historiettes, amusant et instruisant tout ensemble ses lecteurs. Ceux-ci garderont le souvenir de l'écrivain modeste autant que jovial auquel ils doivent tant de récits patriotiques et tant de gaies boutades; ils auront une pensée de reconnaissance pour celui qui, de 1862 à la fin de 1901, sans se lasser, les fit rire tout en leur apprenant à aimer la terre vaudoise.

La *Feuille d'Avis de Lausanne:*

On sait quel succès obtint immédiatement son journal, qui était véritablement une production du cru. Les petites nouvelles, les bons mots, les morceaux en patois étaient un vrai régal pour tous ceux qui aiment l'âme vaudoise. La vogue du *Conteur* n'a jamais diminué, et lorsque M. Monnet a réuni en brochures ses *Causeries*, il a trouvé aussitôt un public de lecteurs sympathiques. Cette connaissance du peuple vaudois, M. Monnet ne l'a jamais mieux manifestée que dans son *Favey et Grognuz* à l'Exposition de 1878; les types étaient parfaits de vraisemblance et de naturel.

Les obsèques de Louis Monnet ont eu lieu jeudi 24 octobre. Elles ont été fort imposantes. Plusieurs centaines de citoyens, amis du défunt et de sa famille, étaient venus lui rendre les derniers devoirs. Le Grand Conseil, le Conseil d'Etat et les autorités de Lausanne s'étaient fait représenter par des délégations accompagnées d'huissiers en grande tenue. Au cimetière, M. Etier, de Nyon, président du Grand Conseil, a retracé la carrière de notre ami et a dit en termes éloquents les titres qu'il avait à l'estime et à la considération de ses concitoyens.

Quinze jours avant cette triste journée, M. Etier avait rencontré le rédacteur du *Conteur*, courbé par la maladie et cheminant péniblement, appuyé sur son bâton.

— Vous me demandez comment je vais, lui avait dit Louis Monnet, hélas! c'est l'automne dans la nature et en moi-même. Dans peu de temps, ces feuilles d'or que vous voyez aux arbres s'en iront, chassées par le vent âpre, précurseur de l'hiver, et je tomberai avec elles.

Deux articles de L. Monnet.

Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire les deux petits articles ci-après, qui sont des tout premiers que Louis Monnet ait écrits.

Le marché de la Palud

Il n'est aucun de nos lecteurs qui, après avoir passé, un samedi matin, sur la place de la Palud, où le marché attire une foule compacte, où, dans les jours pluvieux, des centaines de parapluies s'élèvent et s'abaissent en vous aspergeant la figure, aucun, croyons-nous, qui n'ait dit, en sortant de cette cohue de femmes, de marchands, de choux et de raves, de hottes et de paniers: quel supplice!...

Ces chères dames ne se dérangent guère; elles poursuivent leur conversation, s'inquiétant fort peu si le passage est libre et si vous êtes pressé ou non. Partout des dialogues s'établissent:

— Combien les œufs?

— Six pour trente centimes.

— C'est cher!

— Comment, c'est cher? et quand ils *allaient à quatre!*

— Et la campagne, comment va-t-elle?

— Oh! voilà, par ce soleil, tout pousse; c'est extraordinaire, je ne sais plus comment vont les choses depuis quelques années; il n'y a plus d'hiver, on ne peut plus se fier à l'almanach... et puis toute cette politique, ces impôts,... on ne sait plus comme on vit!...

Puis vous faites dix pas avec peine et vous vous trouvez devant un groupe féminin qui obstrue complètement l'étroite issue laissée entre deux haies de légumes. Il faut vous résigner, ces bonnes femmes s'entretiennent de choses qui les intéressent:

— As-tu tout vendu, Françoise?

— Tout, et je m'en retourne, car j'ai laissé mon bouilli sur le feu.

— Moi, j'ai là un panier que ces *damettes* de Lausanne me marchandent tellement!... mais je les remporterai plutôt que de leur céder un centime.

— Tu feras bien... A propos, la Jeannette à François se marie.

— Tais-toi!... Et avec qui?

— Avec Jacques du coin.

— Eh bien, la pauvre fille n'a pas tout pleuré au berceau...

Enfin, ce babil vous impatiente, vous coudoyez quelque peu à droite et à gauche; les rangs s'entrouvent lentement et vous passez, croyant pouvoir continuer votre chemin, quand, en face de l'Hôtel-de-Ville, il vous faut lutter contre un groupe de gourmets qui choisissent une pièce de volaille qu'un commissionnaire discret portera au restaurateur chargé de l'apprêter. Ce sont ces hommes qu'on appelle à Lausanne les faiseurs de *dix heures*. Pour eux, rien n'est au-dessus de ces petits repas faits à la dérobée. Vive la patrie!... après les bons morceaux.

Prenez patience: un obstacle encore plus terrible vous attend, si vous dirigez vos pas vers la Mercerie. Au bas de cette rue est une cohue impossible à décrire: des pyramides de beurre, des fromages, des ruches à miel, des corbeilles d'œufs encombrent cet endroit. Une foule descend, une foule monte, et le point de rencontre est une affreuse mêlée où les paniers crient, où les hottes déchirent les habits, où les enfants qui s'accrochent à la robe de leur mère ne sont aperçus que lorsqu'on leur marche sur les pieds. De jeunes et vigoureuses paysannes ne cèdent pas un pouce de terrain. Tel homme d'affaires attardé voulant se frayer un passage au milieu d'elles a pu se convaincre plus d'une fois que la force physique n'a pas été départie à l'homme seulement.

O gens pressés, détournez vos pas, prenez le chemin de l'école, plutôt que d'affronter le marché de la Palud. L. Monnet.

Tout est comédie.

... Ceci se passait, il y a quelques jours, sur la place de Montbenon. Il y avait là trois baraques: un musée anatomique, un panorama, une ménagerie et, tout autour, une foule de curieux. Le patron du musée lançait à la foule la réclame suivante, véritable feu d'artifice oratoire: « Ceci est le plus grand musée anatomique qui ait jamais parcouru l'Europe; éclairé, le soir, par 1500 becs de gaz, il peut contenir 1200 personnes! Toutes les grandes scènes de l'histoire y sont représentées. Ce ne sont point des statues immobiles, tout cela bouge, se meut, parle presque...

« Entrez, profitez du moment, on n'a pas besoin de regarder dans des verres comme au panorama et d'attendre son tour; on entre et l'on voit!... » et l'orgue de Barbarie jouait, dans l'intérieur, une horrible symphonie.

Devant les tréteaux du panorama, on entendait: « Messieurs et Mesdames, c'est le panorama le plus beau qui se soit arrêté dans votre ville. Ici, l'on ne voit pas seulement quelques poupées de cire ou quelques hideux animaux féroces. Non, ce sont des villes entières, des batailles, des mers; c'est l'univers qui se déroule à vos yeux. Vous pouvez, en quelques minutes, parcourir le monde sans vaisseau ni chemin de fer!...

» ... Entrez et voyez! »

Le cornac de la ménagerie n'en faisait pas moins: « Ici sont les véritables curiosités; nous n'avons besoin ni des ressorts des automates, ni des verres grossissants qui trompent les yeux. C'est la vie, c'est la nature même, c'est le lion rugissant, le serpent des savanes, le tigre, la panthère et tous les animaux remarquables des cinq parties du monde. Entrez, c'est magnifique et pas cher! »

Que dites-vous de ces charlatans, dont chacun cherche à prévaloir sur son voisin?... N'ont-ils pas beaucoup d'imitateurs?

Ici-bas, tout est comédie. L. Monnet.

Les paysans vaudois.

(Souvenir de Grancy.)

Ces vers sont tirés du recueil des *Prémices, récréations poétiques*, que Louis Monnet publia en 1856.

C'est l'hiver, regardez l'aspect de la chaumière,
Comme elle est plus tranquille et comme elle est moins [fière;
Portes et fenêtres sont closes avec soin,
Et puis l'on a fermé de feuilles ou de foin
Les trous de la cloison, ou la moindre ouverture
Qui peut donner accès au vent, à la froidure;
Et comme l'on a bien serré soigneusement
Le bois qui doit chauffer, l'hiver, l'appartement.

. . . . . .

Le père est près du poèle et, muni de lunettes,
Consulte gravement les dernières gazettes,

Ou prépare la paille, ou le jonc, ou l'osier
Pour lier les balais ou tresser le panier.
Le soir, un ami vient, amenant sa famille:
On entoure le poêle, on s'amuse, on babille;
Puis le cercle s'égaie et dans un à-propos
Le père souriant: « Je serais bien dispos,
» Dit il, à boire un verre... Eh bien! va, Marguerite,
» Tirer un peu de vin, puisqu'on a la visite
» De Jean. Prends au tonneau. . là, vers le coin du mur,
» Car je crois, pour l'offrir, que l'autre est un peu dur. »
. . . . . .
Regardant aux vitraux: « Comme la nuit est noire! »
Dit la voisine inquiète; « achevez donc de boire,
» Car nous voulons partir, il se lève un grand vent;
» Entendez-vous déjà battre le contrevent?... »
« — Au revoir, dormez bien, dit l'hôte... mais que sais-je
» Si le chemin n'est pas peut-être plein de neige;
» Je veux vous éclairer, vous suivre quelques pas. »
« — Oh! vous êtes trop bon, ne vous dérangez pas,
» Car nous aurons bientôt regagné notre porte;
» Voyez, je vous promets que la neige est peu forte ».
L'on se serre la main, l'on répète un « bonsoir »,
L'un dit: « Heureuse nuit! » l'autre dit: « Au revoir! »
C'est ainsi que l'hiver, éloignés de la ville,
Les simples paysans trouvent dans leur famille
La paix et le bonheur et qu'ils vivent contents,
Attendant le retour et l'espoir du printemps.

L. Monnet.

L'arrière saison.

Je ne sais rien de plus mélancolique que l'arrière-saison... Ce n'est déjà plus la riche automne embaumée par les récoltes; ce ne sont plus les vendanges parfois si joyeuses; ce ne sont plus, aussi, les douces sonnailles des troupeaux paissant aux champs... non; tout cela, c'était le dernier sourire de la nature avant l'hiver, le dernier don du soleil. Maintenant, le vent souffle, arrachant des branches les feuilles jaunies qui tourbillonnent aux souffles âpres et humides; la pluie, une pluie froide tombe sans cesse; et il semble que chaque goutte choit sur votre cœur pour le glacer.., brrrr.... oui, qu'elle est donc triste, l'arrière-saison!

Et, le cœur plein du souvenir des jours riants d'été, les yeux emplis du soleil d'or et du ciel bleu, on entre dans la morte-saison où tout s'endort pour un temps, où nos énergies se ralentissent, où nos cœurs s'enveloppent d'une brume triste, dans la morte-saison que le pauvre voit arriver avec terreur, parce qu'il lui faudra allumer du feu dans l'âtre et parce qu'il manque de bois.

. . .

Dans les bois dénudés et secoués par les premiers souffles de l'hiver, les petits oiseaux, eux aussi, sont tristes! Leurs nids froids, que les jeunes couvées ont délaissés, se balancent tristement à la fourche d'un arbuste grêle. Où est le feuillage qui les abritait des regards indiscrets? — Là, sur le sol qu'il ouate, dans la boue du chemin, dans l'eau du ruisselet dont la plainte grêle se marie à celle du vent... Pauvres petits oiseaux! pauvres buissons dépouillés! Les nids sont vides. Plus d'amoureuses roulades, plus de trilles langoureux dans les nuits bleues de juillet; adieu, chants joyeux, adieu, baisers, adieu, ivresses printanières, adieu... bonheur! Tout passe avec le vent froid, tout s'endort jusqu'au renouveau.

Et tenez, lecteur, voici quelques vers que je commis, un soir d'arrière-saison, alors que, seul dans ma chambre, j'écoutais le vent pleurer dans le ciel plein de nues grises:

Arrière-saison.

La bise gémit dans ma cheminée
Pleurant les beaux jours sitôt envolés;
Et les arbres nus semblent désolés
De voir arriver la fin de l'année.

Ils lèvent au ciel leurs branches en deuil
Comme une forêt de mains en prière,
Cherchant le soleil, cherchant la lumière,
Mais déjà l'hiver est là, sur le seuil.

Et le vent gémit, et la bise pleure,
Le ciel gris et bas est tout nuageux;
Vers des ciels plus beaux, vers des ciels heureux,
Les oiseaux s'en vont que la bise épeure.

Les oiseaux partis, les bois sont en deuil...
Déjà les flocons tombent en cadence,
Et, dans mon cœur triste, il neige en silence
Quand le morne hiver a franchi le seuil.

. . .

Mais peut-être ai-je tort de prétendre que l'arrière-saison est mélancolique!... Car il est des gens pour qui la mélancolie est une inconnue. Tant mieux pour eux, mais je ne le crois point. Cela vous étonne! Une âme qui vibre en communion avec la nature est celle qui souffre de toutes les douleurs, mais qui jouit, en revanche, de toutes les joies. C'est ma mélancolie. Il est impossible de concevoir la joie sans la tristesse; toute chose, en ce monde, trouve son contraire; comme nous avons tous nos antipodes. Le monde moral, comme le monde physique, est sphérique.

Puis, je le sais, l'arrière-saison marque la fin des durs travaux des champs; le brave campagnard entre dans un repos relatif nécessaire à son corps fatigué. C'est le temps des bonnes causeries près du foyer, des repas du soir, autour de la lampe. Malgré tout, l'arrière-saison est mélancolique, car c'est un départ: on quitte l'été pour l'hiver, et, certes, on perd au change.

Adieu, beaux jours; adieu, ciel riant et pur; adieu, petits oiseaux... Hiver, je te salue, puisqu'il le faut!

Ch.-Gab. Margot.

Cllia dâo vilho régent.

Çosse sè passâvè y'a grantein.

L'aviont à B.. on vilho régent qu'ètâi on tot fin po férè l'écoula âi z'einfants et l'ein cognessâi, po lo mein, trai iadzo mè que bin dè clliâo d'ora, mimameint qu'à V.., on veladzo tot proutso, reluquâvont cé régent et fasiont lo vert et lo sé po l'avâi dein lâo coumouna.

L'ètâi arrevâ à B.. tot dzouveno, l'âi s'ètâi mariâ et cein arâi martsi coumeint su dâi ruettès se lè guignons ne s'ein étiont pas mécliiâ. Ao bet d'on part d'ans, lo pourro diabllio dut plliorâ sè z'einfants lè z'ons après lè z'autro et sa fenna, que tot cein avâi met à la derraire, dut modâ assebin po lo cemetiro.

On n'est pas ti lè mimo po supportâ lè misères que vo z'arrevont; y'ein a que cein ne lâo fe ni tsaud ni frai; y'ein a que sont tot barrâ et subhastâ pè lè protiureu que pâovont sublliâ tota la dzornâ, tant l'ont couson dè lâo z'afférès; mâ y'ein a gros assebin que ne pâovont pas supportâ lo meindre petit guignon, que sè décoradzont et que sè consolont ein fifeint coumeint dâi pertes.

L'est cein qu'est arrevâ à noutron vilho régent; quand sè vu tot solet à l'hotô, petit z'a petit s'est met à baire po âoblliâ sè misères et à la fin dâi fins, l'est venu soulon po dè bon.

Lo syndico et lè municipaux uront bio l'eincoradzi, l'âi promettrè çosse et cein, rein ne l'âi fe; noutron gaillâ fifâvè adé que cein ètâi 'na vergogne po lo veladzo, kâ dè grand matin l'ètâi dza à la peinta, ïo bévessâi la gotta ein redrobllieint la roquille et, prâo soveint, l'arrevâvè fin blliet à l'écoula et ronclliâvè su lo pupitre.

On dzo que l'inspetteu dâi z'écoules ètâi venu du Lozena férè 'na veria pè B... noutron régent ein avâi 'na petita torniole; mâ tot parai, cein ne lo gravâ pas dè bin férè se n'aleçon cé dzo quie; lè bouébo recitâvont coumeint dâi menistres et po la carte, la tchiffra et autro z'afférès, n'y avâi pas on mot à repipâ, on véyai que tré ti étiont d'attaque et que s'étiont bin recordâ, assebin dévant dè remodâ, l'inspetteu a de on moué dè bounès résons à clliâo z'einfants, pu l'a totsi la man âo régent ein l'âi deseint à l'orolhie, po pas que lè bouébo l'ouzant:

— Monsu lo régent, voutr'écoula va adrai bin et su conteint, tot parai y'a oquiè que ne mè fâ pas tant plliési por vo: l'est qu'on m'a sublliâ que vo z'amâvè gaillâ lévâ lo câodo, mimameint qu'on vo z'a vu prâo soveint à l'écoula avoué 'na forta bombardaïe, et vo dussè compreindrè que cein n'est pas on tant boun'exeimpllio po lè z'einfants; kâ, n'ia pas; vo z'allâ dza dè grand matin cheniquâ pè la pinta et, à cein que paret, vo fifâ coumeint on eimbotchâo!

Adon lo vilho régent, qu'avâi onco bouna lama et que ne volliâi pas po ti lè diabllio passâ po on soulon, l'âi repond:

— Monsu l'inspetteu, on vo z'a de que ye fifâvè coumeint on perte? Et bin, vaidès coumeint cein se dévenè bin! et totsi mé la man onco on iadzo, kâ y'è oïu derè lo mim'affére su voutron compto et paret que pè Lozena, on vo vai soveint cottâ lè mourets, teni tota la tserraira âobin vo rebattâ su lo maidelion! Ne sein don dou soulons einseimbllio; mâ tot parai, n'arè jamé cru cein dè vo et ne sè pas onco se faut lo craire! mâ, fédès coumeint mè, fetsi vo dâi crouïès leingues et pisque l'est dinse, atteindè-mè pi 'na menuta, vé bailli condzi à mè bouébo, et se cein vo fâ plliési, n'âodreint fini la dzornâ lè dou à la Crâi-Fédérala, l'est mè que payo!

Mâ, onco on iadzo, çosse sè passâvè âo vilho tein.

* *

L'Académie militaire de Nyon.

Il existait à Nyon, vers la fin du XVIIIe siècle, une Académie militaire, ainsi que le montrent ces lignes extraites d'une gazette de l'époque:

Prospectus de l'Académie militaire de la ville de Nion.

« L'institut annoncé dans ce prospectus a pour but de donner une éducation militaire à de jeunes gens de famille destinés aux armes, et de leur enseigner en même temps les sciences qu'un bon officier ne peut ignorer. La discipline et l'ordre y seront entièrement militaires, et l'on y travaillera, avec soin, à former le jugement des élèves, en cultivant leur esprit.

» On présente le tableau de cette Académie sous trois chefs: 1° La discipline et les soins physiques. 2° Les études. 3° Les conditions. Ce plan paraît sagement conçu; le mérite des deux directeurs qui travailleront à son exécution promet beaucoup de succès: l'un est M. Rafnesque, officier prussien retiré du service, qui dirigera la discipline, l'ordre, etc.; l'autre, M. Testuz, pasteur à Nion, chargé du moral ».

Boutade.

Une annonce d'un charcutier:

« On cherche un garçon dont on peut se servir pour hacher et remplir les saucissons. »

THÉATRE. — Dimanche: l'*Homme au Masque de fer*, drame en sept tableaux, de Arnould et Fournier, et *Trois femmes pour un mari*, un très amusant vaudeville, de Grenet-Dancourt, qui a eu plus de 1200 représentations successives.

La rédaction: Julien Monnet et V. Favrat.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, rue Pépinet, 3

PAPIER A LETTRE ET ENVELOPPES
avec en-tête.
PROMPTE LIVRAISON

Cartes de visite. — Menus. — Faire-part.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.